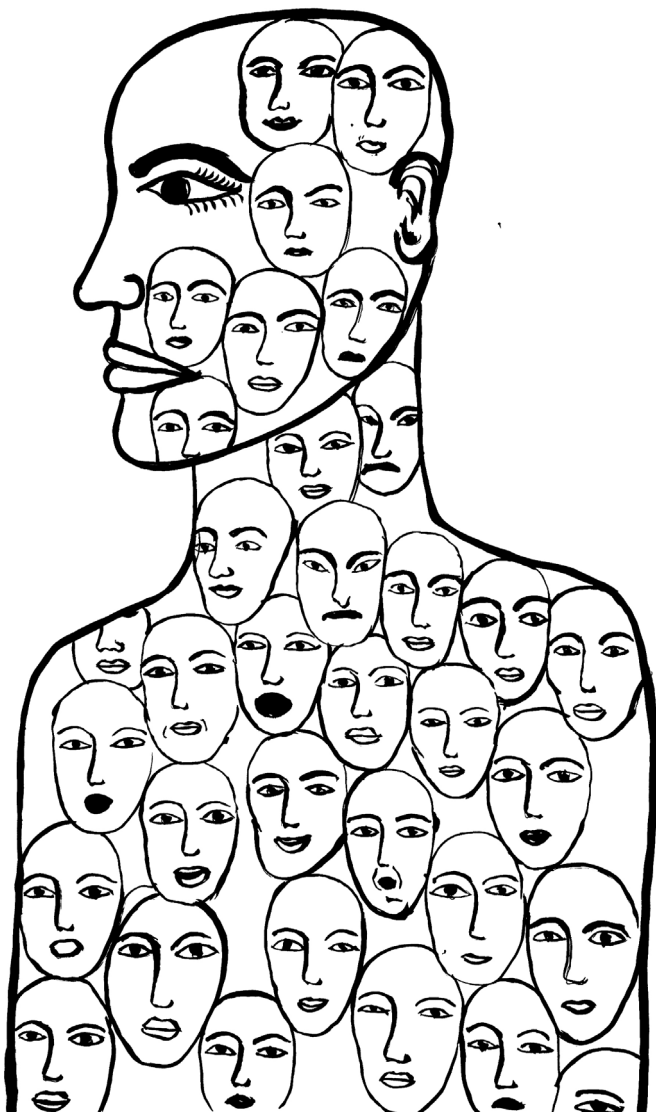


RECONVERSION

*Multitude, solitude: termes égaux et convertibles
Baudelaire, «Les foules» in Le spleen de Paris*



On n'est jamais assez seul.

L'autre disait bien que tout le mal du monde vient de ce qu'on ne sait pas rester tranquille dans sa chambre. On a besoin de se distraire, de s'étourdir. On a peur de la solitude. Parce que les autres en nous, depuis longtemps on les a condamnés à la réclusion à perpétuité dans le double fond de notre esprit, jetés aux oubliettes de la soi-disant personnalité, c'est à dire de l'image bien sage à laquelle on a fait tant d'efforts pour se conformer et où ils feraient tache. On a assez souffert d'apprendre à se taire, à les faire taire. Ils sont nombreux: l'enfant désobéissant, le rêveur, l'obstiné, l'ingrat, le téméraire, le moqueur, le moqué, le gourmand, le malpropre, le malpoli, tant et tant. Ils pourraient nous tenir compagnie, nous réchauffer même. Mais il faudrait prendre le temps de les libérer, de limer les serrures du cœur, de forcer les portes de la mémoire. Or on a peur d'eux, c'est à dire de soi-même. On a tellement travaillé à les ligoter, les bâillonner, les étouffer, on a tellement intégré, à force de les copier, les modèles politiquement corrects, les codes de conduite, les bonnes manières. On a fait de l'hypocrisie une seconde nature, même si au fond on n'a jamais menti qu'à soi-même.

Les autres, ceux qui ne sont pas nous, qui restent extérieurs, ont aussi appris à feindre. Ils font semblant de nous écouter, de nous comprendre, de nous approuver. Ils se rassurent en vérifiant que nous sommes aussi malheureux qu'eux, que nous souffrons de la même solitude auto-infligée, qu'ils ne sont pas seuls à vivoter dans ce morne désespoir. Pour cesser de ne vivre qu'en apparence, dans et pour les apparences, pour percer cette solitude comme un abcès, il faudrait au moins l'amour. Mais on a appris la réserve, la méfiance, à se satisfaire de promesses dont on sait bien qu'elles ne seront pas tenues, à attendre un bonheur toujours remis au lendemain. La différence entre le bonheur et le malheur, c'est qu'on n'est jamais rassasié du premier, qu'on veut l'étendre, voire le répandre, tandis qu'au second on s'habitue. En outre, pour être aimé, il faudrait s'ouvrir, se découvrir, se montrer faible, vulnérable. On ne peut surmonter ses peurs qu'en les regardant en face. Mais casser l'image de soi se paye sûrement par plus de sept ans de malheur. On a même peur d'aimer, on réfrène ses sentiments. Car il y a de la folie dans l'amour, en plus de l'aveuglement. FIN Alors on se contente de compagnie. Bonne ou mauvaise, on ne se montre pas difficile. Comme si le poids de la souffrance d'autrui allégeait la nôtre. On s'est habitué à baisser la tête, à marcher courbé. Il suffirait peut-être de se redresser mais on n'essaye même pas, on a bien été dressé. On a appris que tout a un prix, alors on paye. On s'assure que notre tristesse sous le sourire est partagée. Qu'on est entre damnés ! On peut le dépenser sans compter, la bourse du malheur reste toujours pleine. Il y en a pour tout le monde. Qui se multiplie (ou se divise) plus facilement que des pains. FIN On n'est jamais assez nombreux.

Saguenaïl avec António, Armando, Carlos, Diamantino, João, João Miguel, José, Lima Pereira Lucília, Manuel, Maria da Conceição, Miguel, Porfírio, Rodrigo, Rui, Serafim, Sérgio, Vítor, Carlos, Constantina, Helena, Madalena et João Alves à la Comunidade Terapêutica da Ponte da Pedra. Illustration : Joao Alves